



MIREILLE
DOUMEYDOU

La Confession de Marie

Mireille DOUMEYDOU

La Confession de Marie

© Mireille DOUMEYDOU, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5778-3

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Couvent de Carsi
Juin 1345
Laudes

Les mains enfoncées dans les larges manches de sa robe de bure, la capuche relevée dissimulant sa tonsure, le frère Jourdain pénétra dans la cellule, en cette belle matinée de juin, à l'heure où les cloches du couvent de Carsi appelaient les religieuses à la première prière du jour.

Après le court trajet qu'il venait d'effectuer d'un pas vif dans la fraîcheur de l'aube, sous la joyeuse clarté qui réveillait la campagne environnante, la cellule lui parut sombre et froide. Il cligna plusieurs fois des paupières pour s'accoutumer à la semi-obscurité qui y régnait.

Un rayon de soleil levant, tombant de la haute fenêtre, éclaira l'étroit lit de bois qui meublait la pièce, ainsi qu'une simple table et deux escabelles¹. Le moine distingua une forme, allongée sur la paille grossière qui garnissait le lit. Une femme très pâle, les yeux brillants de fièvre dans un visage amaigri, fit un effort pour soulever sa tête et le saluer.

— Vous m'avez fait mander², noble dame ? interrogea le moine, affable, en déposant sur la table le flacon d'huile sainte qu'il avait pris soin d'emporter afin d'administrer l'extrême onction si l'état de la malade le requérait.

— Oui-da, mon père, soyez remercié d'avoir fait diligence, dit-elle avec difficulté.

Le moine repoussa sa capuche, dévoilant quelques rares cheveux grisonnants encadrant sa tonsure ; il tira une escabelle près de la couche et s'assit à son

chevet.

— Je crois que le Seigneur ne va guère tarder à me rappeler auprès de lui, reprit la femme d'une voix faible. Mes jours sur cette terre sont comptés. Il est temps pour moi de me confesser.

— Confessez-vous et repentez-vous, afin de pouvoir rejoindre notre Seigneur en son royaume, énonça gravement le frère Jourdain.

— Ma confession sera longue et surprenante, l'avertit la mourante.

— Je vous écoute, ma fille, fit le moine, intrigué, en glissant les mains dans ses manches et en les croisant sur sa poitrine.

Chapitre 1

La malédiction

— Le roi Philippe est mort !

La nouvelle inattendue retentit dans la salle bruyante et enfumée telle un coup de tonnerre un bel après-midi d'été. Assise à une extrémité de la grande table, encombrée de mets variés, de tranchoirs³ et de gobelets, je regardai d'un œil curieux le damoiseau⁴ qui avait fait halte, ce soir-là, dans notre château de Carsi, et qui venait de prononcer ces mots.

— Tudieu ! Que dites-vous, *signor* Guccio ? demanda mon frère aîné, Pierre, qui présidait l'assemblée depuis le centre de la table.

— Je dis que notre Seigneur a rappelé à lui le roi Philippe, répondit l'inconnu avec un plaisant accent chantant.

— Comment diantre est-ce arrivé ? questionna mon frère cadet, Janocte, en se penchant, curieux, vers notre invité.

— Le roi a fait une chute de cheval lors d'une partie de chasse le mois dernier. Une mauvaise fièvre s'est emparé de lui et il a trépassé quelques jours plus tard.

Un brouhaha se répandit dans la salle. Les serviteurs, qui s'affairaient depuis le début du repas à amener les plats depuis les cuisines, se figèrent pour écouter les conversations qui s'entrecroisaient. Le roi était mort !

Soudain, une voix sinistre s'éleva au-dessus des autres :

— Le malheur est sur nous ! La malédiction des templiers s'accomplit !

Celui qui venait de proférer ces sombres paroles n'était autre que l'Abbé du Bernay, un prêtre ventripotent, installé à la place d'honneur à la droite de mon frère. Une étrange pâleur avait envahi son visage d'ordinaire rubicond.

Des exclamations fusèrent de toutes parts. La malédiction des templiers !

Comme tous ici, j'avais entendu parler de cette imprécation lancée par le grand maître des templiers, juste avant que les flammes du bûcher ne le dévorent. Notre roi, Philippe IV le Bel, avait fait arrêter tous les membres de l'Ordre, en octobre 1307. Emprisonnés, soumis à la question, ils avaient avoué tous les crimes abominables qu'on leur reprochait : avarice, idolâtrie, sorcellerie, hérésie... Le jour de son exécution, un soir de mars, alors qu'il était déjà lié au poteau de torture, Jacques de Molay, le dernier grand maître de l'Ordre, avait lancé du haut de son bûcher :

« Je vois ici mon jugement ; mourir me convient ! Mais Dieu sait qui a péché. Il va bientôt arriver malheur à ceux qui nous ont condamnés à tort : Dieu vengera notre mort ! Soyez maudits ! Tous maudits et vos descendants avec vous ! »

Ainsi, lors d'une funeste journée de novembre, cette même année 1314, la malédiction s'était-elle accomplie : Philippe IV avait trépassé, en pleine force de l'âge, en chutant de cheval !

Un instant, l'assemblée resta silencieuse, impressionnée. Était-il possible que le roi se fût trompé, qu'il eût condamné des innocents au supplice ? Dieu avait-il décidé de se venger et d'abattre son courroux sur notre souverain et sur le royaume ?

Mon frère Pierre, le maître de céans⁵, abattit brutalement son hanap⁶ sur la table, interrompant les sombres pensées des convives :

— Allons mes amis, puisque le roi Philippe n'est plus, buvons à la santé de notre nouveau roi Louis !

Assise en face de moi, notre mère, dame Eliabel, fit signe aux serviteurs qui se précipitèrent pour apporter des cruches de vin et remplir les gobelets. Les hommes, qui siégeaient tout autour de la grande table, se levèrent des bancs, brandirent leurs coupes et crièrent d'une même voix :

— Le roi est mort ! Vive le roi !

Les conversations reprurent, le repas se poursuivit et la lugubre remarque de

l'Abbé se dilua dans les chopines de vin largement distribuées par nos serviteurs.

Je regardai l'étrange messenger de cette nouvelle alors qu'il portait une coupe de vin à ses lèvres. En cet instant, j'étais bien loin d'imaginer les conséquences que cette soirée aurait sur ma vie tout entière. Comment aurais-je pu deviner que la malédiction allait m'atteindre de plein fouet, moi, une modeste damoiselle⁷ de quinze ans, qui oncques⁸ n'avait croisé prince ni templier ?

Le lendemain, une brume épaisse se leva, humide et froide.

Ma servante Guillemette, qui était aussi ma sœur de lait, vint m'aider à revêtir une chemise de lin blanc, un pelisson⁹ de fourrure ainsi qu'un bリアud¹⁰ qui tombait jusqu'à mes pieds. J'enfilai d'épaisses chausses¹¹ de laine car la température était glaciale en ce début décembre.

Tout en brossant mes longs cheveux blonds, Guillemette babillait :

— Ainsi, damoiselle Marie, c'est donc vrai ce qu'on raconte ?

— Et que raconte-t-on ? demandai-je en réprimant un sourire, sachant que ma curieuse Guillemette était toujours informée de tout avant tout le monde.

— Que le roi Philippe a passé !

— Si fait, Guillemette, c'est ce que nous a annoncé hier ce voyageur inconnu. Que le Seigneur reçoive feu notre souverain en son royaume des cieux ! Nous avons désormais un nouveau roi, Louis le dixième.

Tout en bavardant, Guillemette avait tressé mes cheveux en savantes torsades qu'elle fixa sur ma tête à l'aide d'épingles en argent.

— Philippe ou Louis, c'est du pareil au même ! Qu'est-ce que cela va changer pour nous ?

Guillemette avait raison, avec son solide bon sens paysan. Depuis notre petite seigneurie de Carsi, sise dans le duché de Normandie, la cour de France nous paraissait fort lointaine, hors de portée. Les nouvelles nous parvenaient avec plusieurs jours de retard. Encore fallait-il qu'un voyageur, marchand, colporteur

ou jongleur s'arrêtât dans notre domaine.

Guillemette paracheva ma tenue en enveloppant mes cheveux d'une fine coiffe le lin blanc. Ainsi vêtue, je descendis dans la grande salle. J'y trouvai mon frère Janocte qui devisait avec le jouvenceau¹² de la veille.

— Ah, vous voici ma mie ! Venez céans¹³ que je vous présente notre hôte. Marie, voici le *signor* Guccio Baglioni.

Je saluai gracieusement le jeune homme, de taille moyenne mais bien prise, à l'air franc et ouvert, très brun. Sa peau hâlée me rappela celle des saltimbanques que j'avais vus quelque temps auparavant lors de la grande foire du village voisin.

— *Signor* Guccio, soyez le bienvenu en notre logis, fis-je.

— Guccio, je vous présente ma sœur, Marie.

Le jeune homme s'inclina galamment vers moi et dit, avec l'accent chantant que j'avais déjà remarqué au dîner :

— Je suis votre humble serviteur, noble damoiselle. C'est un plaisir pour moi de rencontrer la charmante sœur de mon ami Janocte.

Je me sentis rosir. Il était rare, en effet, que des hommes me fissent des compliments. Les quelques voisins qui nous rendaient visite, quoique nobles, n'étaient guère plus que des rustres. En outre, ils m'avaient toujours connue et ne s'embarrassaient guère de galanterie à mon égard. Séduite, je m'enhardis à demander :

— D'où vient cet accent, *signor* Guccio ?

— De Toscane, damoiselle, et plus particulièrement de la belle ville de Sienne dont je suis un libre citoyen ! s'exclama-t-il fièrement.

— Sienne, la ville des banquiers ! lança mon frère Pierre, en faisant irruption dans la salle.

— Des banquiers, oui-da messire, pour vous servir, ajouta Guccio avec un salut.

— Pour me servir ou pour vous enrichir ? rétorqua Pierre entre ses dents, en

quittant la pièce, l'air hautain.

Guccio eut un sourire narquois en balayant le sol de son chapeau dans le dos de mon frère :

— Ma foi, messire, les deux !

Janocte éclata de rire.

— Allons mon ami, oublions mon frère et ses grands airs. Que diriez-vous d'une partie de chasse ? On m'a signalé un cerf dans les bois, à une lieue à peine de Carsi.

Guccio sortit derrière mon frère, non sans m'avoir souri et adressé un aimable :

— À bientôt, damoiselle Marie.

Rougissante et troublée, je ne répondis point.

Emmitouflée dans une épaisse fourrure, je m'installai sur une escabelle, le plus près possible de la fenêtre, afin de bénéficier du moindre rayon de lumière. Le parchemin huilé qui l'obturait ne parvenait pas à limiter les courants d'air ni à empêcher le froid d'entrer. D'un petit coffre, je sortis la tapisserie sur laquelle je travaillais depuis le début de l'hiver. Alors que je m'appliquais à tirer l'aiguille, soufflant régulièrement sur mes doigts pour les réchauffer, Pierre et notre mère vinrent s'installer devant la grande cheminée, dans laquelle un feu flambait gaiement. Ils semblaient poursuivre leur conversation et ne me prêtèrent aucune attention.

— Quel est donc ce blanc-bec que votre frère a invité ? questionna ma mère, en lissant son surcot¹⁴ de soie bleue.

— Il s'agit du neveu d'un riche banquier siennois qu'il a rencontré à une partie de chasse, chez notre voisin, le baron de Brétigny.

— Un banquier ? s'étrangla ma mère, en portant sa main à son cou comme si elle avait avalé de travers.